

LA VALISE.

L'honnête fermier Martin avait cinq enfants, trois garçons et deux filles. C'était la sa plus grande richesse...

Le bien qu'il cultivait appartenait à un seigneur qui vivait dans la capitale, et dont l'intendant existait avec sévère sur l'exécution...

Martin eut de la peine à soulever cette valise, tant elle était lourde. Confiant à son aîné, garçon de huit ans, la garde des chevaux de labour, il chargea la valise sur ses épaules...

— Quel que soit le propriétaire de cette valise, dit le curé à Martin, il ne peut se refuser à vous donner une bonne récompense...

— Je vous remercie, lui dit-il, cette valise avec ce qu'elle contient. Les hardes et le linge, vous pouvez vous en servir à votre usage...

— Vous parlez, dit le père Martin, d'une somme considérable que vous auriez perdue près de ce village. De combien était cette somme?

— Trois mille ducats renfermés dans une valise avec des hardes et du linge.

— N'avez-vous jamais publié cette perte par la voie des journaux?

— Certes. Je l'ai fait publier par la «Gazette de Francfort» et celle de Hambourg, mais sans résultat.

— Ces gazettes-là sont peu consultées chez nous. Vous-même n'avez-vous jamais vu dans les journaux l'annonce d'une valise trouvée?

— Je le sais peu de journaux, et quand j'en lisais je ne faisais attention qu'aux nouvelles qui intéressaient le commerce.

cria Martin, et accompagné de son fils aîné il se transporta au lieu indiqué; là ils trouvèrent un homme pauvrement mais proprement vêtu, d'environ cinquante ans, à qui la faiblesse et la maladie ne permettaient pas d'aller plus loin.

— Nous nous en faisons un devoir, dit Martin en priant le médecin de continuer ses visites. Il renvoya sans délai chercher les remèdes prescrits, fit transporter le malade dans la chambre qu'il lui avait fait préparer, lui donna du linge pour le changer et recommanda à tous les siens de ne laisser manquer de rien l'hôte que la providence leur avait envoyé.

— Nous voulons célébrer votre convalescence, dit-il à l'étranger qui, pendant son séjour, s'était fait connaître pour un homme d'un esprit cultivé et de manières très distinguées.

— Vous me comblez de trop de bontés, répondit l'étranger qui se nommait Braunberg, nom qu'il avait pris à huit heures, l'Empereur me demande: «Bataillon de Waterloo est sur le billard; Sa Majesté a l'air de très mauvaise humeur et me dit: «Apportez-moi la situation que vous avez faite de l'armée et ce que je vous ai dicté sur les trois partis à prendre après la bataille. — Sire, Votre Majesté m'a dicté une fois une suite à «Waterloo», mais cela ne fait pas un chapitre. — Alliez cependant le chercher.»

— Revenu au bout d'une demi-heure, je suis emmené par l'Empereur dans sa chambre; je lui raconte mon entrevue avec Hudson Lowe, «Ah! le vilain homme, il a grondé Penn, il a grondé le fermier.»

— Sa Majesté me fait asseoir. Elle vient de terminer avec Bertrand la lecture de Hobhouse: «Savez-vous qu'il dit que j'aurais dû éviter de me rendre aux Anglais; Hobhouse ne sait ce qu'il dit sur les Chambres; je ne publierai pas de notes sur cet ouvrage, qu'il n'en vait pas la peine. — Oui, Sire, les pièces emporteraient l'étoffe!»

— L'Empereur me demande ensuite ce qu'il aurait dû faire après Waterloo. «Sire, aller aux Chambres, tout en arrivant, les haranguer, leur faire sentir que tout dépendait de l'union.»

— Oui, mais il y avait trois jours que je ne mangeais pas! J'étais très fatigué. En arrivant je suis jeté au bain et j'ai mangé. Je n'en pouvais plus! J'ai demandé les Ministres; si j'avais été aux Chambres, j'aurais été écouté avec respect, peut-être avec acclamations, et ne pouvant, d'après la Constitution, assister aux délibérations, après mon départ, tout aurait repris comme auparavant.

— Vous parlez, dit le père Martin, d'une somme considérable que vous auriez perdue près de ce village. De combien était cette somme?

— Trois mille ducats renfermés dans une valise avec des hardes et du linge.

— N'avez-vous jamais publié cette perte par la voie des journaux?

vous aurez de mes nouvelles; jusque-là tout restera entre nos mains; seulement je vous prie de me remettre 50 ducats qui me suffiront et au delà pour le voyage de Hambourg et mon retour.

M. Braunberg ne voulut écouter aucune objection et partit effectivement le lendemain.

Trois semaines plus tard, le père Martin en reçut la lettre suivante: «On ne m'avait pas induit en erreur, l'ami pour lequel je m'étais porté caution est revenu des Indes avec une grande fortune; il s'est justifié près de moi et m'a largement indemnié. Je viens de m'associer à lui pour un commerce lucratif. Comme je suis à présent au-dessus de tous mes besoins et que je n'ai pas d'enfants, je n'ai que faire des 3,000 ducats. Acceptez-les donc en don pour la généreuse hospitalité que vous avez exercée envers moi. Pour échapper à vos objections et à l'expectation de votre reconnaissance, je ne vous fais pas connaître le lieu de ma prochaine résidence. Adieu, vivez heureux, vous et les vôtres, comme vous le méritez; je vous salue tous de tout mon cœur, et je suis pour la vie

«Votre tout dévoué  
BRAUNBERG.»

En effet, Martin n'en entendit plus parler; mais le général Braunberg resta toujours le sujet des plus chers entretiens de cette famille qui lui devait tout son bonheur.

UNE SOIREE

Sainte-Hélène.

Voici quelques pages inédites du manuscrit sensationnel, trouvé dans des bouteilles, et qui provoque tant de curiosités passionnées.

— Revenu au bout d'une demi-heure, je suis emmené par l'Empereur dans sa chambre; je lui raconte mon entrevue avec Hudson Lowe, «Ah! le vilain homme, il a grondé Penn, il a grondé le fermier.»

— Sa Majesté me fait asseoir. Elle vient de terminer avec Bertrand la lecture de Hobhouse: «Savez-vous qu'il dit que j'aurais dû éviter de me rendre aux Anglais; Hobhouse ne sait ce qu'il dit sur les Chambres; je ne publierai pas de notes sur cet ouvrage, qu'il n'en vait pas la peine. — Oui, Sire, les pièces emporteraient l'étoffe!»

— L'Empereur me demande ensuite ce qu'il aurait dû faire après Waterloo. «Sire, aller aux Chambres, tout en arrivant, les haranguer, leur faire sentir que tout dépendait de l'union.»

— Oui, mais il y avait trois jours que je ne mangeais pas! J'étais très fatigué. En arrivant je suis jeté au bain et j'ai mangé. Je n'en pouvais plus! J'ai demandé les Ministres; si j'avais été aux Chambres, j'aurais été écouté avec respect, peut-être avec acclamations, et ne pouvant, d'après la Constitution, assister aux délibérations, après mon départ, tout aurait repris comme auparavant.

— Vous parlez, dit le père Martin, d'une somme considérable que vous auriez perdue près de ce village. De combien était cette somme?

— Trois mille ducats renfermés dans une valise avec des hardes et du linge.

— N'avez-vous jamais publié cette perte par la voie des journaux?

à moi, il m'aurait été bien utile; il était l'âme de la coterie qui m'était opposée et il aurait persuadé toute sa clientèle de se mettre dans le parti national; oui, j'aurais dû courir aux Chambres, mais j'étais harassé, et puis, qui pouvait croire qu'elle se déclarerait aussi vite? Je ne savais pas que Lafayette allait les faire mettre en permanence. J'étais arrivé à huit heures, et à midi elles s'insurgeaient.

— Sa Majesté fait signe en passant la main sous son menton. «Après tout, elles m'ont surpris, je ne suis qu'un homme; j'aurais pu me mettre à la tête de l'armée, qui était pour mon fils, et certes, tout valait mieux que de venir à Sainte-Hélène. Il y avait encore bien des espérances et les Alliés auraient changé de plan. Ils auraient, cependant, continué à dire qu'ils n'en voulaient qu'à moi. L'armée même aurait éprouvé la même influence. L'histoire me reprochera, peut-être, de m'être en sillé trop facilement; il y a un peu de pique de ma part. De Malmaison, j'ai proposé au Gouvernement provisoire de me mettre à la tête de l'armée, de tirer parti des imprudences de l'ennemi. Ses membres n'ont pas voulu; je les ai envoyés promener. C'est là qu'on peut dire que le Gouvernement provisoire a trahi la France! Car une fois que j'ai été parti, il n'y avait rien d'autre à faire que ce que l'on a fait. Ses membres, d'ailleurs, craignaient d'être rendus responsables par le Roi de ce qui arriverait, ils n'ont songé qu'à eux.»

Je suis parti trop tôt de l'île d'Elbe. Je croyais le Congrès dissous, je n'aurais pas dû créer de Chambres; il m'aurait fallu déclarer dictateur, mais on pouvait espérer que les Alliés, ne voyant appeler les Chambres, prendraient confiance en moi. Si j'avais été vainqueur, j'en serais bien moqué des Chambres... mais tout cela me met de mauvaise humeur, passons au salon.»

— L'Empereur se promène quelque temps, continue la même conversation, fait demander le Menthol, me fait jouer aux échecs. Ah! Madame, que vous êtes belle! La superbe robe!... Je pense comme Gourgaud: nous aurions dû enfoncer avec l'île dans le tremblement de terre. C'est un plaisir que de mourir de compagnie.»

— Sa Majesté parait, tout le repas, d'une mauvaise humeur concentrée qui, du reste, tombe sur Hudson Lowe. L'Empereur nous parle de ses premières années, de son séjour à Auxonne: coucher à 10 heures.

Mercredi 24. — Dans l'après-midi, l'Empereur me fait venir. Talleyrand ne l'a pas traité comme Fouché. En 1814, il n'était pas ministre et c'est un autre homme que le duc d'Orléans, qui n'est qu'un Figaro, un coquin. Le prince de Bénévent avait eu la confiance de son maître; Fouché, jamais. En 1815, Fouché avait noué une intrigue avec Metternich. «C'est pourquoi j'avais envoyé Fleury. J'aurais dû, dès lors, faire fusiller le duc d'Orléans, mais Lafayette m'en empêcha. Talleyrand se maintiendra, c'est un homme de la Révolution, c'est un prêtre marié! Mais il est d'une grande maison et cela efface tout; voilà l'avantage de la noblesse. Ainsi va le monde! Fouché aurait dû finir plus mal. Il est vrai que ce n'est pas fini. — Mais, Sire, on reproche à M. de Talleyrand d'avoir eu de l'influence sur ce qu'on impute à crime à Votre Majesté... — Quoi, l'affaire d'Engelshofen? Bah! le Roi ne me reprocherait pas cela. Qu'est-ce qu'un homme, après tout? Ah! le Roi n'en veut pas à Talleyrand pour cela; Louis XVIII est un homme d'esprit et un fin politique. Talleyrand mourra dans son lit.»

— L'Empereur me semble bien en colère contre Fouché et bien chargé à l'égard de Talleyrand. Je lui raconte les projets d'embellissement de ma chambre qu'a formés le gouverneur. «Oui, vous êtes son protégé.»

— Sa Majesté me dit de monter à cheval, je la laisse, mais elle me fait revenir à 7 heures, me fait dîner avec elle, me parle mathématiquement, se couche, je reste encore une demi-heure avec elle...

Le soir, après avoir dîné solitairement, l'Empereur me fait venir. Il a bu bouteille, dit-il, pour se calmer. Il trouve que Mme Bertrand est une belle femme.

— Après le 13 Vendémiaire, un matin, Lemarrois m'avertit que le fils de Mme de Beauharnais, dont le mari avait été guillotiné après avoir été général, se trouvait dans non antichambre, désirait me parler et que c'était un jeune enfant. J'alleis m'en aller, mais je me dis que c'était un fils de la République, j'y vais. Peu après elle m'invita à dîner. Je m'y trouvais avec les personnes ordinaires de sa société, le duc de Nivernois, Mme Tallien, Elle-vio, je crois même que Talma y était aussi. Elle me traita à merveille, me plaça à côté d'elle, m'apporta une belle femme aimable, mais très intrigante. Elle m'invita à mon tour à dîner, j'eus Barras. Enfin les choses s'arrangèrent à ce point que nous nous éprimes l'un de l'autre. Barras m'a rendu service en ce qu'il m'a conseillé de

l'épouser, assurant qu'elle tenait à l'ancien régime et au nouveau; cela me donnerait de la consistance; sa maison était la meilleure de Paris et cela m'ôtait mon nom de Corse; enfin, je serais, par cette union, tout à fait français. Hortense ne voulait pas de ce mariage, car on appelait alors les généraux épaulétaires. Eugène, lui, au contraire, le désirait. Il se voyait déjà mon aide de camp; Joséphine était alors une femme des plus agréables, elle était pleine de grâce, mais femme dans toute la force du terme, ne répondant jamais d'abord que non, pour avoir le temps de réfléchir; ensuite elle disait: Ah! oui, Monsieur. Elle mentait presque toujours, mais avec esprit; je puis dire que c'est la femme que j'ai le plus aimée. Elle me connaissait bien et me n'a jamais rien demandé pour ses enfants. Elle ne sollicitait pas d'argent, mais me faisiez des millions de dettes. Elle avait de mauvaises dents, mais était si soignée, qu'on ne s'en apercevait pas. Elle était femme à m'accompagner à l'île d'Elbe.

— Marie-Louise était l'innocence même, c'était l'opposé, elle ne mentait jamais. Elle m'aimait, voulait toujours être avec moi. Si elle avait été bien conseillée et n'avait pas eu près d'elle cette canaille de... qui, j'en conviens, était un misérable, elle serait venue avec moi; mais on lui a raconté que sa tante avait été guillotinée et les circonstances avaient été trop fortes pour elle. Et puis, son père a mis suppres d'elle ce polisson de Neipperg.»

— L'Empereur se promène quelque temps, continue la même conversation, fait demander le Menthol, me fait jouer aux échecs. Ah! Madame, que vous êtes belle! La superbe robe!... Je pense comme Gourgaud: nous aurions dû enfoncer avec l'île dans le tremblement de terre. C'est un plaisir que de mourir de compagnie.»

— Sa Majesté parait, tout le repas, d'une mauvaise humeur concentrée qui, du reste, tombe sur Hudson Lowe. L'Empereur nous parle de ses premières années, de son séjour à Auxonne: coucher à 10 heures.

Mercredi 24. — Dans l'après-midi, l'Empereur me fait venir. Talleyrand ne l'a pas traité comme Fouché. En 1814, il n'était pas ministre et c'est un autre homme que le duc d'Orléans, qui n'est qu'un Figaro, un coquin. Le prince de Bénévent avait eu la confiance de son maître; Fouché, jamais. En 1815, Fouché avait noué une intrigue avec Metternich. «C'est pourquoi j'avais envoyé Fleury. J'aurais dû, dès lors, faire fusiller le duc d'Orléans, mais Lafayette m'en empêcha. Talleyrand se maintiendra, c'est un homme de la Révolution, c'est un prêtre marié! Mais il est d'une grande maison et cela efface tout; voilà l'avantage de la noblesse. Ainsi va le monde! Fouché aurait dû finir plus mal. Il est vrai que ce n'est pas fini. — Mais, Sire, on reproche à M. de Talleyrand d'avoir eu de l'influence sur ce qu'on impute à crime à Votre Majesté... — Quoi, l'affaire d'Engelshofen? Bah! le Roi ne me reprocherait pas cela. Qu'est-ce qu'un homme, après tout? Ah! le Roi n'en veut pas à Talleyrand pour cela; Louis XVIII est un homme d'esprit et un fin politique. Talleyrand mourra dans son lit.»

— L'Empereur me semble bien en colère contre Fouché et bien chargé à l'égard de Talleyrand. Je lui raconte les projets d'embellissement de ma chambre qu'a formés le gouverneur. «Oui, vous êtes son protégé.»

— Sa Majesté me dit de monter à cheval, je la laisse, mais elle me fait revenir à 7 heures, me fait dîner avec elle, me parle mathématiquement, se couche, je reste encore une demi-heure avec elle...

Le soir, après avoir dîné solitairement, l'Empereur me fait venir. Il a bu bouteille, dit-il, pour se calmer. Il trouve que Mme Bertrand est une belle femme.

— Après le 13 Vendémiaire, un matin, Lemarrois m'avertit que le fils de Mme de Beauharnais, dont le mari avait été guillotiné après avoir été général, se trouvait dans non antichambre, désirait me parler et que c'était un jeune enfant. J'alleis m'en aller, mais je me dis que c'était un fils de la République, j'y vais. Peu après elle m'invita à dîner. Je m'y trouvais avec les personnes ordinaires de sa société, le duc de Nivernois, Mme Tallien, Elle-vio, je crois même que Talma y était aussi. Elle me traita à merveille, me plaça à côté d'elle, m'apporta une belle femme aimable, mais très intrigante. Elle m'invita à mon tour à dîner, j'eus Barras. Enfin les choses s'arrangèrent à ce point que nous nous éprimes l'un de l'autre. Barras m'a rendu service en ce qu'il m'a conseillé de

l'épouser, assurant qu'elle tenait à l'ancien régime et au nouveau; cela me donnerait de la consistance; sa maison était la meilleure de Paris et cela m'ôtait mon nom de Corse; enfin, je serais, par cette union, tout à fait français. Hortense ne voulait pas de ce mariage, car on appelait alors les généraux épaulétaires. Eugène, lui, au contraire, le désirait. Il se voyait déjà mon aide de camp; Joséphine était alors une femme des plus agréables, elle était pleine de grâce, mais femme dans toute la force du terme, ne répondant jamais d'abord que non, pour avoir le temps de réfléchir; ensuite elle disait: Ah! oui, Monsieur. Elle mentait presque toujours, mais avec esprit; je puis dire que c'est la femme que j'ai le plus aimée. Elle me connaissait bien et me n'a jamais rien demandé pour ses enfants. Elle ne sollicitait pas d'argent, mais me faisiez des millions de dettes. Elle avait de mauvaises dents, mais était si soignée, qu'on ne s'en apercevait pas. Elle était femme à m'accompagner à l'île d'Elbe.

— Marie-Louise était l'innocence même, c'était l'opposé, elle ne mentait jamais. Elle m'aimait, voulait toujours être avec moi. Si elle avait été bien conseillée et n'avait pas eu près d'elle cette canaille de... qui, j'en conviens, était un misérable, elle serait venue avec moi; mais on lui a raconté que sa tante avait été guillotinée et les circonstances avaient été trop fortes pour elle. Et puis, son père a mis suppres d'elle ce polisson de Neipperg.»

— L'Empereur se promène quelque temps, continue la même conversation, fait demander le Menthol, me fait jouer aux échecs. Ah! Madame, que vous êtes belle! La superbe robe!... Je pense comme Gourgaud: nous aurions dû enfoncer avec l'île dans le tremblement de terre. C'est un plaisir que de mourir de compagnie.»

— Sa Majesté parait, tout le repas, d'une mauvaise humeur concentrée qui, du reste, tombe sur Hudson Lowe. L'Empereur nous parle de ses premières années, de son séjour à Auxonne: coucher à 10 heures.

Mercredi 24. — Dans l'après-midi, l'Empereur me fait venir. Talleyrand ne l'a pas traité comme Fouché. En 1814, il n'était pas ministre et c'est un autre homme que le duc d'Orléans, qui n'est qu'un Figaro, un coquin. Le prince de Bénévent avait eu la confiance de son maître; Fouché, jamais. En 1815, Fouché avait noué une intrigue avec Metternich. «C'est pourquoi j'avais envoyé Fleury. J'aurais dû, dès lors, faire fusiller le duc d'Orléans, mais Lafayette m'en empêcha. Talleyrand se maintiendra, c'est un homme de la Révolution, c'est un prêtre marié! Mais il est d'une grande maison et cela efface tout; voilà l'avantage de la noblesse. Ainsi va le monde! Fouché aurait dû finir plus mal. Il est vrai que ce n'est pas fini. — Mais, Sire, on reproche à M. de Talleyrand d'avoir eu de l'influence sur ce qu'on impute à crime à Votre Majesté... — Quoi, l'affaire d'Engelshofen? Bah! le Roi ne me reprocherait pas cela. Qu'est-ce qu'un homme, après tout? Ah! le Roi n'en veut pas à Talleyrand pour cela; Louis XVIII est un homme d'esprit et un fin politique. Talleyrand mourra dans son lit.»

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

LE NOUVEAU MINISTÈRE.

Circulaires aux Préfets et aux Chefs de l'Armée.

Paris, France, 24 juin.— Une circulaire adressée aux préfets dit que le nouveau cabinet a été formé pour défendre l'ordre public. Les ministres écartent toutes les questions de parti et cet exemple doit être suivi par les préfets. Il est instamment recommandé à ceux-ci de promptement informer le gouvernement de tous les actes affectant le respect dû aux institutions publiques et l'ordre public, et de se tenir prêt à agir promptement sous leur propre responsabilité.

Les préfets sont avertis aussi d'oublier le passé et de remplir leurs devoirs avec la plus grande précision. Le général marquis de Gallifet, ministre de la guerre, a envoyé aux commandants de corps d'armée la circulaire suivante: Mon cher général. J'ai été forcé à mon grand regret de quitter ma retraite et d'assumer sous les yeux du pays et de la république la responsabilité pour l'armée. Je suis grandement honoré et ne suis nullement étonné, et je vous prie de ne pas oublier que je suis également responsable pour les chefs de l'armée, de même qu'ils sont responsables envers moi de tout ce qui se passe dans leurs commandements.

Je compte conséquemment sur vous comme vous pouvez compter sur moi. DE GALLIFET.

LE SFAX.

Paris, France, 24 juin.— Une dépêche de Brest à «La Patrie» dit que le croiseur Sfax, qui ramène Dreyfus en France, a quitté ce matin le voisinage de l'île de Madère où le commandant a trouvé des ordres envoyés de Paris.

Travaux à Port-Arthur.

St-Petersbourg, Russie, 24 juin.— Le vice-amiral Tyrtoff, ministre de la marine de Russie, a alloué un crédit de onze millions de roubles pour des travaux de dragage et la construction de deux môles à Port-Arthur.

Le remplacement du docteur Von Holleben.

Berlin, Allemagne, 24 juin.— La «Gazette de l'Allemagne du Nord» annonce que le docteur Munn Von Schwarzenstein, ministre d'Allemagne au Luxembourg, remplacera le docteur Von Holleben, ambassadeur d'Allemagne aux Etats-Unis, pendant ses deux mois d'absence de Washington.

Inauguration d'une statue en Angleterre.

Londres, 24 juin.— Le très révérend Frederick Temple, D. L., archevêque de Canterbury, ancien directeur de l'école de Rugby, a inauguré aujourd'hui à Rugby, en présence d'une assemblée distinguée, une statue élevée à la mémoire de Thomas Hughes, C. C., auteur de «Tom Brown's Schooldays», de «Tom Brown et Oxford», etc., et fondateur de l'établissement anglais de Rugby, Tennessee.

La Reine Victoria.

Londres, 24 juin.— La Reine est arrivée au château de Windsor, vendredi, après avoir passé un mois au château de Balmoral, Ecosse. Le temps favorable lui a permis de faire, chaque jour, une promenade en voiture, ce qui lui a fortifié la santé.

Démonstrations en Espagne.

Madrid, Espagne, 24 juin.— Les démonstrations contre le budget deviennent plus fréquentes; les gendarmes ont été obligés d'intervenir dans plusieurs provinces. Le préfet a interdit une réunion qui devait avoir lieu ce soir à Madrid.

Arrivée du transport Cleveland à San Francisco.

San Francisco, Californie, 24 juin.— Le transport américain Cleveland est arrivé aujourd'hui de Manille, par voie de Yokohama. Il n'y avait à bord que deux passagers, de ce dernier port. La traversée totale a duré quarante et un jours.

Les américains à la cour d'Angleterre.

Londres, 24 juin.— C'était mal l'anniversaire du couronnement de la Reine Victoria, qui a eu lieu le 1837. Le duc de Connaught a passé revue la garde, au palais de Buckingham.

Le général mexicain Lojero.

Nueva Laredo, 24 juin.— Le général Emilio Rójero, commandant du quatrième département militaire de Mexico, avec son quartier général à Matamoros, est le dernier survivant des membres de la cour maritiale qui a condamné Maximilien à être fusillé. Il est ici, en ce moment, en tournée d'inspection.

Dans l'île de Cuba.

La Havane, Cuba, 24 juin.— Deux cas de fièvre malariale parmi les soldats d'infanterie de marine ont causé des alarmes. On croyait d'abord à des cas de fièvre jaune, mais l'isolement des malades et l'enquête ont démontré qu'il ne s'agissait pas de fièvre jaune.

Les recettes douanières à la Havane.

Washington, 24 juin.— Le sous-secrétaire de la guerre, M. Meikeljohn, annonce aujourd'hui que les recettes douanières à la Havane pendant le semestre finissant le 17 juin, excèdent de \$3,618 celles de toute autre semaine de 1899. Elles ont atteint le chiffre de \$202,043.

Dépêche du général Otis.

Manille, 24 juin.— Le major Brennan, du 1er Montana, est mort ce matin, à 10 heures, à Manille; il était atteint depuis neuf mois de la maladie de Bright.

Menace de grève.

Knoxville, Tennessee, 24 juin.— Des avis éfichés dans toutes les mines des districts de Jellico et de Bryerville annoncent qu'à moins d'une acceptation avant le 1er juillet, de l'augmentation d'un pour cent demandée par les mineurs une grève éclaterait. Les ouvriers de ces mines appartiennent aux United Mine Workers et aux Knights of Labor. Environ mille hommes quitteraient le travail.